

Une Reine des Fromages et de la Crème

VII—(Suite)

Elle avait déjà fait le premier pas dans ce sens en achetant, de ses propres deniers, la demi-douzaine de vaches qui étaient venues s'ajouter aux deux paires de l'origine de son exploitation.

Malgré le constant et dur labeur, cette année avait été la plus heureuse de la vie d'Ulrique. Elle avait enfin trouvé un abri où se reposer et un emploi de son énergie. Elle avait surtout trouvé un protecteur auquel elle donnait tout son trésor d'affection et meuré sans objet depuis la mort de son père. Le brave curé n'était qu'un paysan en soutane, c'est ce qu'Ulrique n'avait pas retardé à découvrir, mais elle avait compris combien le manque d'éducation est négligeable quand la simplicité rustique se double d'une aussi noble et profonde charité. Elle remarqua bien vite que c'était la souffrance physique à l'exclusion de celle de l'âme, celle-ci dépassant sa compréhension, qui provoquait les continuelles éans charitables du digne prêtre ; si les blessures d'orgueil, les atteintes à la susceptibilité morale étaient pour lui choses vagues, la faim et la soif étaient palpables ; fils d'un pauvre laboureur, il les avait éprouvées lui-même dans sa jeunesse, il pouvait donc les mesurer et les sonder d'après sa propre expérience. Pour lui, il n'y avait sur la terre que deux classes de gens : ceux qui ont assez pour manger leur content et ceux qui n'ont pas de quoi manger, et tant qu'il se privait pour empêcher les autres d'avoir faim, sa conscience était en repos. Il était adoré de ses paroissiens, même les plus riches, car s'ils ne recevaient jamais de lui un conseil plus compliqué que celui de se confier à la Providence qui arrangerait tout pour le mieux d'une façon quelconque ils trouvaient toujours, auprès de cet homme simple, de la sympathie et des consolations. Il en était ainsi depuis un demi-siècle. L'impénétrable charité, chez ce pauvre, n'allait pas sans privations auxquelles Ulrique, qui, par droit d'intelligence, avait pris un empire absolu sur son protecteur, résolut de mettre fin, et l'excellent homme ne pouvait à son grand désespoir, tromper cet œil attentif et perspicace comme celui de la gouvernante ; il tremblait presque lorsqu'elle se dressait menaçante entre lui et ses jeûnes d'extra, comme il disait. Afin de mieux le protéger contre lui-même, elle en arriva à se constituer d'autorité l'intraitable intendante de ses aumônes et il n'y eut bientôt plus, dans le village, une maison visitée par la pauvreté, où ne fût familière la haute taille de la comtesse—car elle restait la comtesse pour tous, en dépit du costume. Ulrique avait à un degré très élevé cette ardente sympathie que le pauvre éprouve généralement pour le pauvre. C'était sa vengeance contre le sort d'aider à lutter contre lui ceux qui souffraient comme elle avait souffert.

Ulrique avait donc non seulement trouvé un asile, mais

encore une mission. Son installation à la Maison de la Vierge n'avait pas causé peu d'étonnement sur le moment, mais la comtesse avait depuis longtemps été acceptée comme un fait.

À partir du jour où elle s'était mise sous la protection du Père Sepp, sa position avait été assurée et il était même devenu, pour bien des gens, difficile de se figurer le village sans elle.

La seule relation extérieure que pendant cette année laborieusement heureuse, eût entretenue Ulrique, consistait en une série de lettres échangées avec Sir Gilbert Nevyl, son cousin anglais. La première des lettres du baronnet, une réponse à sa réponse à elle, si pleine de bravade au sujet de la mésalliance paternelle, avait été écrite sur le ton d'une gaieté doucement ironique.

Je vous avoue que votre phrase de début, m'annonçant sur vous-même une révélation sensationnelle, m'a fait froid. Si votre mère eût été la fille d'un faussaire avéré, vous n'auriez pu plus dramatiquement préparer mon esprit. Cela m'a extrêmement intéressé d'apprendre que votre grand père était un sous-officier de cavalerie. J'ai toujours pensé qu'une grande partie de la valeur d'une armée dépend de ses sous-officiers. J'espère qu'il n'y avait rien à dire sur celui-là, et qu'il n'a jamais tourné le dos à l'ennemi, n'est-ce pas ?

D'un ton plus sérieux, il ajoutait ensuite que la nouvelle de l'isolement et du dénuement de sa cousine l'affectait profondément et, se basant sur leur proche parenté, il offrait sans ambages son secours pécuniaire. Cette bonne intention eut le don d'exaspérer l'orgueilleuse Ulrique. Si elle avait dit la vérité concernant sa situation, ce n'était pas pour qu'on se permit de croire qu'elle implorait de l'aide ! Elle écrivit aussitôt :

Je ne demande, et je n'accepterai aucune aide. Grâce à Dieu, je suis assez forte pour me suffire à moi-même. Pourquoi les gens riches se croient-ils le droit d'insulter les gens pauvres sans provocation ? Peut-il être possible que vous ayez pensé que je mendiais ?

La réponse à cette seconde lettre d'Ulrique ne tarda pas à arriver, et, pour qui sait lire entre les lignes, il était clair que le cousin inconnu s'amusait de la rude se farouche de la jeune fille.

L'orgueil autrichien me paraît inflammable à l'égal d'une fusée d'artifice. Je n'ai nulle envie de vous insulter, ma conscience à cet égard se sent tout à fait en repos. Il m'était simplement venu à l'esprit, que, puisque vos parents d'Autriche semblent vous avoir abandonnée de la manière la plus honteuse, il devenait de mon devoir de m'occuper de vous. Devant l'accueil fait à mes offres, je me garde bien d'insister ; mais je vous supplie de vouloir bien vous souvenir de ceci : Si vous êtes jamais dans ce qu'on appelle une passe difficile, voulez-vous me promettre de me laisser vous venir en aide ? Je sens toute l'audace de ma requête, mais si vous saviez ce que c'est que d'être un membre inutile de la société, vous seriez indulgente pour un pauvre homme qui ne recherche que l'occasion de faire vivre ceux qui lui sont utiles.

Cette lettre rendit Ulrique un peu honteuse de sa violence. À partir de ce moment, requête et promesse passées sous silence de part et d'autre, la correspondance prit un tour plus calme.

Ne pensez-vous pas à présent que nous pourrions faire la paix ? avait écrit Sir Gilbert, et la paix avait été faite.

Ces lettres s'échelonnaient à intervalles d'un et souvent de deux mois, mais elles n'en arrivèrent pas moins à briller, comme ces feux de la côte vus du large, dans la